

# Le Samedi

VOL. III — NO. 47

MONTREAL, 30 AVRIL 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO 5 CTS.

## LES PRÉPARATIFS DU COMBAT



*Lui.* — Seulement une demi-heure en retard.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 30 AVRIL 1892.



Le silence est d'or... ; le gazomètre qui ne parle jamais en est la preuve.

Les pompiers, tout comme les autres individus, aiment à parler de leurs flammes.

Avant d'être libéré du service militaire, il faut faire pas mal de pas et des marches.

Il faut toujours pardonner à ses ennemis, surtout à ceux qui sont plus forts que nous.

Puisque le mariage est une loterie, le gouvernement devrait en interdire la publication.

Une femme d'esprit écoute les compliments qu'on lui adresse ; une tête folle les accepte.

Les huîtres s'ouvrent à l'aide de couteaux, et les chambres parlementaires à l'aide de discours.

Dès qu'un homme a acquis l'art de bien parler, il est assez vieux pour comprendre que le silence est d'or.

La nuit dernière, le mercier Cham Loth qui vend des bavolets, a eu des bas volés grâce à ses bas volets.

Il y a des personnes qui ne s'intéressent qu'aux articles de fonds... les tailleurs de pantalons, par exemple.

Quoique très dévote, Sarah Bernhardt aura, croyons-nous, beaucoup de mal — sa dernière heure arrivée — à mourir en état de grâce.

Les oies atteignent souvent l'âge de cinquante ans ; mais ceci n'est pas une nouvelle pour les habitués de restaurants ou de tables d'hôte.

Un papa juif a donné à son fils le conseil suivant : " Mon garçon, quand tu marches, fais les pas plus longs ; tu useras tes chaussures moins vite."

## COMPLICE DE SON MAÎTRE

*Passant sympathique, (à un cocher dont le cheval est tombé). — Mon ami, inutile d'essayer à le relever. Je le crois mortellement blessé.*

*Le cocher, (lui clignant de l'œil). — Laissez faire. Il y a un signe de convenu entre nous. Il a compris que mon monsieur est à l'heure.*

## ENTRE ARCHITECTES ET ENTREPRENEURS

*Elle. — Tu manques d'énergie et d'initiative ; tu ne sais pas encore que chaque homme est le propre architecte de sa fortune ?*

*Lui. — Oui ; mais je voudrais bien que ton père en fut l'entrepreneur.*

## LES RÉSULTATS D'UNE MÉSALLIANCE

*Lucie. — As-tu connu ton grand grand-père ?*

*Clara. — Non, ma chère ; nous ne parlons jamais de lui.*

*Lucie. — Qu'a-t-il donc fait ?*

*Clara. — Vois tu, il s'est marié avec quelqu'un qui n'était pas du tout de sa condition, et depuis lors la famille ne l'a plus visité.*

## DE BONNE DIMENSION

*Grosel. — Tu diras ce que tu voudras, n'empêche que Bella est une fille chanceuse. Elle est née avec une cuillère d'or dans sa bouche.*

*Finebouche. — Alors si j'en juge par la bouche, ça doit être une cuillère à soupe.*

## SEMBLABLES EN TOUS POINTS

*Jules (présentant son ami à sa femme). — Ma chère, voici mon ami Henri que je te présente. Pendant quatre ans, nous avons été au collège ensemble ; enduré les mêmes peines, partagé la même chambre ; et quand un de nous manquait d'argent...*

*Henri. — L'autre n'en avait pas plus.*

## Les abominations de la science moderne



*Mademoiselle Mariana, (qui est descendue à l'hôtel pour assister à l'opéra). — Une chambre chauffée à l'eau chaude et éclairée à l'électricité ! Qu'est-ce qu'il reste pour mon fer à friser ? Le sale hôtel !*

## UNE GRANDE INVENTION



*Imaginé par un monsieur qui ne sort jamais du club avant deux heures du matin.*

## MOTS D'ENFANTS

*Jeune américain, (surpris de trouver des croix et des calcaires partout le long du chemin dans les provinces canadiennes). — Dis donc, papa, pourquoi que le bon Dieu fait tant de réclame par ici ?*

## PREUVE INDUBITABLE

*Le juge. — Étiez-vous ivre lorsque vous avez commis cet assaut ?*

*Le prisonnier. — Je devais l'être, parce que l'autre individu a deux fois ma taille.*

## EMBARRAS SÉRIEUX

*Le vieux médecin. — Comment ! Vous venez de guérir un malade, et vous prenez cette mine allongée !*

*Le jeune médecin. — C'est que, voyez-vous, je ne sais pas quel remède l'a guéri.*

## RECUSATION ABSOLUE

*L'avocat. — Enfin ! Pourquoi ne voulez-vous pas de ce monsieur dans le jury ?*

*Le client. — C'est chez moi qu'il a fait la connaissance de sa femme, et il m'en veut depuis ce temps-là.*

## CE QU'UNE FEMME NE DOIT PAS FAIRE

Elle ne doit pas traiter son mari comme un imbécile.

Elle ne doit pas penser que son mari a le cœur plus gros que l'estomac.

Elle ne doit pas craindre de se faire respecter comme l'égal de son mari.

Elle ne doit pas répéter les confidences de son mari.

Elle ne doit pas craindre de vivre selon ses moyens.

Elle ne doit pas porter des chapeaux de vingt-cinq piastres avec un revenu de vingt-cinq centins.

Elle ne doit pas chercher à faire de son mari un homme du grand monde.

Elle ne doit pas se plaindre si le mari lui demande de passer la soirée avec lui à la maison.

Elle ne doit pas publier sur les toits ses ennuis de ménage.

Elle ne doit pas gronder plus qu'il ne faut "pour maintenir la paix dans le ménage."

## LA QUESTION DE BEHRING



I

*Le président Harrison.*—Mon *molus riveudi*, le voici. Allons, mon petit lion britannique, une danse ronde, s'il vous plaît.

II

—Hello! What is that? Pas de bêtises!

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Ainsi que nous l'avons annoncé la semaine dernière, le SAMEDI va commencer très prochainement la publication d'un nouveau et magnifique feuilleton : " *Les Chevaliers du Poignard.* " Ce roman est tellement intéressant, qu'il n'y a plus moyen de s'en procurer un seul exemplaire dans aucune librairie d'ici ou de Paris. C'est le plus beau feuilleton qui ait jamais été publié. Tous peuvent le lire : jeunes ou vieux, et tous en suivront toutes les péripéties avec un intérêt toujours croissant.

## UNE FEMME SAGE

A quel âge une femme doit-elle se marier ?

Voilà une question qui intéresse au même degré les philosophes, les économistes politiques, les moralistes et les médecins. Cette question embrasse tant d'intérêts et s'étend sur un champ si vaste, demandant à être étudiée à des points de vue si différents, qu'il n'est pas surprenant que les réponses soient complètement divergentes.

On peut affirmer toutefois, sans crainte de se tromper, dit le *Medical News*, de Londres, qu'une femme sage attendra sa vingt-quatrième année pour se marier.

## LES DIFFICULTÉS DE BLANCHIR UN NÈGRE

Cetewayo, lors de son passage à Londres, a été toute une journée sans sortir de sa chambre. Sa Majesté noire n'était pourtant pas malade, ni indisposée, mais comme ceux qui recherchaient autrefois la pierre philosophale, il rêvait l'impossible. Cetewayo malheureusement ne savait pas lire, mais en revanche il avait une excellente vue, et il prenait pour parole d'évangile certaines affiches alléchantes étalées le long des murs. Celle qui attira le plus son attention, figurait un grand morceau d'ivoire noir, à moitié blanchi, prétendait-on, avec un savon spécial. Le Roi Zulu achète sur l'heure une tonne de ce fameux savon et se met en devoir de devenir " un des nôtres," comme il le disait. Voilà pourquoi il était resté à la maison. Assis dans une grande

cuve il se fit frictionner et savonner du matin au soir par ses nobles sans obtenir de résultats satisfaisants. Rendu au soir, son entourage était épuisé et tombait de fatigue; le grand Cetewayo n'avait réussi qu'à se mettre la chair en compote, à force de frictions. Il resta noir en dépit de tout, avec toutes les colères de l'impuissance orgueilleuse.

Prenant alors le reste du savon il le jeta à la tête de ses serviteurs fidèles et jura que de sa vie il ne se fierait plus aux affiches.

## CONSEILS AUX DÉBUTANTES

Il ne faut pas dire trop souvent que c'est votre première année de sortie dans le monde; le contentement que vous éprouverez le fera assez voir.

Il ne faut pas, non plus, parler à tout propos de vos années de couvent; cela peut n'avoir aucun attrait pour votre partenaire.

Il ne faut pas faire parade de votre talent; si vous en avez, les gens s'en apercevront assez vite.

## LES FAUX COMPTABLES



*Le commis.*—Monsieur, j'arrive de chez vous; je vous apprends que vous venez de recevoir deux jumeaux.

*Le banquier.*—Retourne compter encore une fois; ce doit être une de ces orreurs de calcul que tu ne rates jamais.

Il ne faut pas vous torturer l'esprit inutilement à propos d'un pli de robe mal fait ou d'une mèche de cheveux rebelle. Cela vous empêcherait de vous amuser et laisserait dans l'esprit des autres une mauvaise impression.

Il faut vous abonner à quelque bonne revue périodique et la lire attentivement. Vous pourrez causer de questions modernes lorsque la conversation languit.

Il ne faut pas oublier qu'un sourire gracieux, une humeur égale et une voix douce contribueront beaucoup à vous lancer, lors même que les attraits vous manqueraient.

## UN NOUVEL ÉLÉMENT DE SALUT

Un pauvre individu s'est trouvé pris dernièrement dans un orage terrible; le seul refuge qu'il pût trouver, fut dans la cavité d'un arbre creux. La pluie était torrentielle, et l'arbre submergé finit par renfler, tellement que notre homme ne put plus en sortir. Que faire? La mort certaine se dressait devant lui, et cette pensée lugubre, lui fit voir dans une minute toutes les énormités qu'il avait commises dans sa vie. Tout à coup les cheveux se dressent sur sa tête, sa figure devient livide et son corps se met à trembler;... il venait de songer qu'il n'était pas abonné au SAMEDI. Cette pensée lui fit une telle impression qu'il dut rentrer en lui-même; et en diminuant de volume, il put sortir sain et sauf de la prison qui avait failli causer sa mort.

## UN POSEUR

*Jos. Lalunette.*—J'en ai plein le dos de Casse-poil! C'est le garçon le plus querelleur qu'on puisse trouver.

*Louis Casovide.*—Tu peux le dire! Même pour fendre un cheveu en quatre, il se sert d'une hache.

## C'EST SELON

Au buffet du chemin de fer.

*Le voyageur, affamé.*—Combien de temps avons-nous pour manger ici?

*Le conducteur.*—Aujourd'hui nous partirons à l'heure; je n'ai pas faim.

## Les prix de gros et les prix de détail



(A Chicago.)

*Jeune mariée, se croyant exploitée par le clergyman.*— Mon ami Moïse, que vous avez marié deux fois l'année dernière, me dit que vous lui avez chargé bien moins que cela.

*Le clergyman.*—C'est différent. Lui, c'est une pratique sérieuse. Et il ne va jamais ailleurs.

## LES YEUX BRILLANTS

Les femmes recherchent avant tout une peau blanche, une bonne santé et des yeux vifs ; mais après tout, ce n'est pas tant la vivacité que l'expression des yeux qui plaît. La belladone peut donner à l'œil une apparence frappante, mais elle ne le rendra jamais attrayant. Elle tend plutôt à éloigner qu'à attirer les gens. Il en est de même de tous ces remèdes de charlatans, si communs de nos jours.

Le meilleur moyen et le plus simple en même temps, est de se retoucher les sourcils au crayon, ce qui, en soi, est inoffensif et n'est pas à dédaigner. Les yeux seront de cette manière plus séduisants que par l'emploi des drogues en usage aujourd'hui.

Mais le plus sûr moyen de donner de l'expression aux yeux, c'est de savoir penser et réfléchir, de cultiver son esprit et d'avoir sans cesse devant les yeux en pensée quelque beauté idéale.

Les yeux sont le miroir de l'âme et assurément un esprit cultivé, développé, ne peut qu'influer sur les organes extérieurs.

Il est bon aussi d'étudier le jeu des muscles et le mouvement des yeux avec autant de soin que l'on met à apprendre l'art de se mouvoir le corps avec grâce ; mais défiez-vous de toute affectation, qui est la pire des expressions.

## LE NOUVEAU CALENDRIER

Les partisans du calcul décimal prétendent que la journée de vingt quatre heures touche à sa fin. Ils proposent de reconstruire la division du temps d'une manière tout à fait différente. La journée sera de dix heures ; l'heure sera divisée en dix décades ; la durée de chaque décade sera de dix minutes, chaque minute de dix secondes, et chaque seconde de dix éclairs ou étincelles.

Une horloge est déjà fabriquée d'après ce plan.

Il est, de plus, proposé de diviser l'année en dix mois.

Les partisans de ce système sont pleins de confiance, et en dépit de la forte opposition contre laquelle ils auront à lutter, ils croient que les nombreux avantages qui en découleront, finiront par triompher, et que dans un temps indéterminé il deviendra le calendrier universel chez tous les peuples.

C'est revenir, avec les indications de la science moderne, à l'ancienne division du temps, car si Septembre, Octobre, Novembre et Décembre ne sont pas le septième, huitième, neuvième et dixième mois, comme leurs noms sembleraient l'indiquer, c'est parce que le calendrier nous vient des Romains. Le premier mois chez eux

## LES ERREURS DE LA POLICE



*Un client du jeu.*—La police saisit vos appareils de temps à autre, parce que c'est, je suppose, un jeu de hasard.

*Le propriétaire des jeux.*—Oui ; et la police ne sait pas ce qu'elle fait. Il n'y a pas une miette de hasard dans ma salle : je gagne toujours.

commençait au mois de Mars, ainsi nommé en l'honneur de Mars, le dieu de la guerre. C'est Romulus qui divisa l'année en dix mois couvrant 304 jours.

Plus tard, sous le règne de Numa Pompilius, on y ajouta deux autres mois, parce que l'on s'était aperçu que l'ancien système ne correspondait ni avec la marche du soleil ni avec celle de la lune.

Les deux nouveaux mois s'appellèrent donc Januarius et Februarius (Janvier et Février), le premier occupant la même position qu'aujourd'hui, c'est-à-dire le premier mois de l'année, tandis que Février venait en dernier lieu. Cet état de choses continua jusqu'à 452 avant l'ère chrétienne, quand les Décemvirs, — dix personnes nommées pour codifier les lois romaines tant publiques que privées—changèrent la classification des mois et placèrent Février après Janvier, tel qu'il existe encore de nos jours. Comme les noms des mois n'ont pas été changés, Septembre, Octobre, Novembre et Décembre ont perdu la signification qu'ils avaient eu en premier lieu.

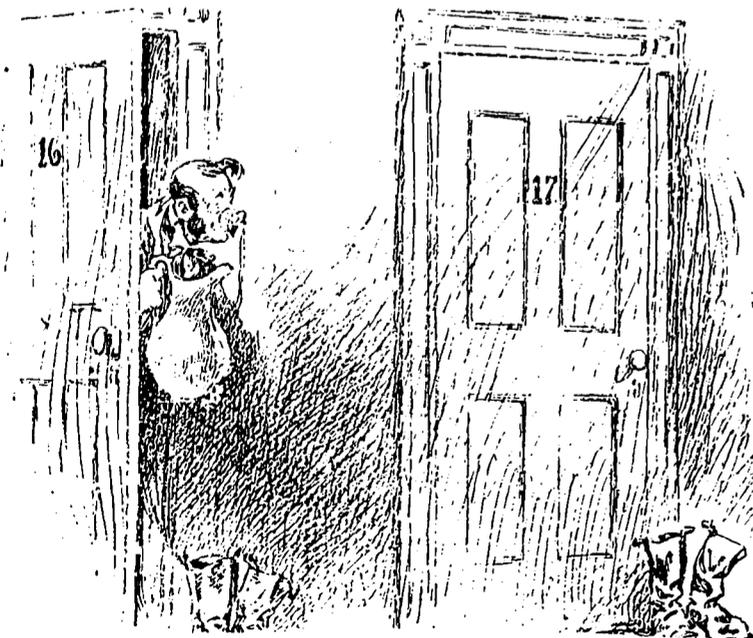
## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

Ne pas oublier que le nouveau feuilleton du SAMEDI va commencer bientôt. Dites-le bien à vos amis. C'est le temps de s'abonner.

## UNE MAUVAISE FARCE



*Le gamin.*—Tiens, j'ai une surprise pour quelqu'un. Ces deux paires de chaussures vont changer de place instantanément.



*Le vieux fureur sortant de sa chambre.*—Il y a longtemps que je me le promets. C'est le bout : je vais les désinfecter ces bottes puantes du No 17.



Ha ! Ça sent encore !... Tomberre ! Des bottes mortelles ! Les revoilà ! Et les miennes alors ?

## UN MARI DÉNATURÉ



Madame Rupert.—Qu'est-ce que vous avez donc? Vous voilà toute bouleversée?

Madame Luptigue.—Il y a de quoi; mon mari a été envoyé au pénitencier pour six mois.

Madame Rupert.—Ah! Ne faut pas se désoler pour cela. Six mois, ça passe vite.

Madame Luptigue.—C'est bien pour cela. Le sans cœur, il n'a pas voulu se faire condamner pour la vie.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

J'extraits cette phrase d'un roman paru dans un journal d'horticulture :

"La misère avait poussé Laurent G., ancien grenadier à mendier."

L'auteur ajoute en manière de réflexion :

"Est-ce un péché?"

—Assurément non, sympathique M. Fiquier (Louis).

Un pauvre diable essaye d'engager, au Mont-de-Piété, une de ces montres en simili-nickel de facture allemande que l'employé-priseur repousse avec indignation.

—Ah! murmure-t-il en sortant, quand on est pressé d'argent que la tante est cruelle.

Le vrai Parisien est toujours disposé à faire de l'esprit.

M. Jean-Timoléon B\*\*\*, boulevardier émérite, s'arrête devant l'un de nos théâtres à la mode, un théâtre pas toujours heureux.

Il va au bureau de location.

Là, il demande une stalle d'orchestre, paye le coupon et s'en va.

Cependant la buraliste, qui s'est ravisée, le rappelle bruyamment.

—Monsieur! monsieur!

—Qu'y a-t-il, madame? reprend M. Jean-Timoléon B\*\*\*.

—Monsieur, la pièce d'argent que vous m'avez donnée est mauvaise.

—Hein?

—Ici, nous ne recevons pas de mauvaises pièces.

—Eh bien, votre directeur devrait bien faire comme vous, madame.

Un honnête industriel vient de se faire faire, pour la devanture de sa boutique, un superbe écusson où s'épelle cette phrase :

*Ven à achet tousky concern son éta*

—Mais, lui dit un voisin, votre peintre d'enseignes vous a fait une mauvaise farce; il s'est moqué de vous.

—Non pas, monsieur, je lui ai dicté moi-même ce qu'il devait écrire.

—Mais cette orthographe est impossible.

—Je le sais bien, j'ai fait mes classes.

—Eh bien, alors?

—Le peintre me prenait vingt sous par lettre. J'en ai fait mettre le moins possible.

Dans un restaurant :

—Garçon! je vois que vous ne comptez ces grives 1 franc, tandis que la carte les annonce à 50 centimes.

—Oui, Monsieur, mais voici : c'est que les grives que je vous sers sont plus fraîches que celles dont il est question sur la carte.

Comme la langue française est remplie de bizarreries!

Un dentiste arrache par erreur, à un client, trois dents pas gâtées.

A la quatrième, il s'écrie victorieusement :

—Cette fois, c'est la bonne!

Et c'est vrai; c'est la bonne, parce que c'est la mauvaise.

Le baron de la Gaffe est un jeune vlan du jour, qui ne peut pas ouvrir la bouche sans dire une grossièreté ou une bêtise.

Un soir de décembre, on l'introduit dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, où l'on danse.

Le baron de la Gaffe avise la maîtresse de la maison.

—Charmant bal, madame la comtesse; oui, charmant. Je ne lui trouve qu'un défaut.

—Lequel donc, mon cher baron?

—Dame, je n'y ai pas vu une seule jolie femme.

A la dernière représentation du *Monde où l'on s'amuse*, au Théâtre-Français, un journaliste rencontre une de nos vieilles gardes, laquelle ne consent pas encore à désarmer.

—N'est-ce pas une infamie, mon cher? dit la

dame indignée! voilà qu'on me reproche mon âge. Tout le monde sait pourtant bien que je n'ai que trente cinq ans.

—En effet répond très froidement le Desgenais, on devrait le savoir, depuis le temps que vous le dites.

Les deux rasoirs.

Bob a vu son père se raser, et, désireux de débarrasser son visage d'une barbe imaginaire, se précipite, aussitôt celui-ci parti, vers l'étui aux instruments.

Du premier coup, il se fait une très légère entaille, et le sang coule. Il rentre vivement dans son lit et se tamponne avec un mouchoir qu'il ensanglante.

Sa mère, atterrée, se précipite vers lui.

—Oh! petite mère, dit-il, je me suis trompé, ne me grande pas; j'ai pris celui qui coupait, j'ai pris celui qui rasait.

—Votre fils est un bon élève, mais il hésite beaucoup en écrivant.

—Pauvre enfant, ce n'est pas de sa faute, il est bègue de naissance.

Une femme généreuse donne cinquante centimes à un pauvre estropié qui vient de s'installer rue Taitbout.

Le mendiant n'a pas l'air de s'en apercevoir.

—Si vous vous découvriez, au moins! fait la dame froissée, quand on vous donne cinquante centimes!

—Merci!... pour attraper un rhume qui me coûterait trois francs de sirops!...

Entre spéculateurs :

—Il faut compter aujourd'hui deux cent cinquante francs le mètre carré.

Bébé qui a entendu :

—Et le mètre "rond", combien qu'il coûte?

A la sortie du congrès des spirites.

—Et vous, docteur, croyez-vous aux revenants?

—Comment pouvez-vous me demander cela? Mais si je croyais aux revenants, je changerais de profession.

Entendu au Jardin-des-Plantes :

—Vous savez qu'il est question d'élever une statue à Edgar Quinet?

—Tiens! pourquoi n'en élèverait-on pas une à Edgard... qui meurt?

Du Masque de fer :

—Comment t'es tu déguisé, à ton bal costumé?

—En "nouveau ministère".

—En nouveau ministère!...

—Eh bien, oui... en arlequin!

Anténor K..., le jeune statuaire, ne parle jamais; c'est une force. Quand, par hasard, il dessert les dents, c'est pour demander cent sous à ses interlocuteurs. Ça, c'est une faiblesse.

On l'emmène, une fois, dans le monde.

—Eh! dit la dame de l'endroit, il est très gentil, ce sculpteur, mais pas bavard!

—C'est vrai, riposte A..., et pourtant chacune de ses paroles est à l'emporte-pièce.

## EXPOSITION DE PIEDS



(Sur le pont.)

—Tiens, le Jardin des plantes.

## LES ROMANS DE LA VIE RÉELLE



—Oui, se disait-elle en elle-même, je sens son cœur palpiter en s'approchant de moi ; je comprends son trouble ; je vais jouer un instant de ses hésitations. Que va-t-il me dire ?

—Mademoiselle, pas possible ! Comment ! Vous avez été vaccinée deux fois !

## CE QUI MANQUE GÉNÉRALEMENT A LA BEAUTÉ

Ceux qui ont été à même d'étudier la question, ont dû se demander souvent comment il se fait que tant de belles jeunes personnes finissent par faire des mariages mal assortis et réussissent moins bien sous ce rapport que d'autres moins favorisées par la nature.

Cela dépend de certains défauts qui sont, pour ainsi dire, inhérents à la beauté.

J'ai eu l'occasion de consulter tout récemment, à ce propos, une vieille dame, qui m'honore de son amitié, et qui, il faut bien l'avouer, a arrangé plus de mariages qu'aucune agence matrimoniale que je connaisse. Veuve, d'un âge mur, avec un assez beau patrimoine et sans enfants, elle a la manie, (s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte), d'essayer de dénicher des bons partis pour les jeunes filles auxquelles elle s'attache.

Rencontre-t-elle une jeune fille qui lui plaise, dès lors il n'y a plus de repos possible pour elle jusqu'au jour où elle lui a trouvé un mari de son goût ; et comme sa position dans le monde lui permet de recevoir royalement, son salon devient un rendez-vous où le choix est facile à faire. La joie qu'elle éprouve de mener à bien sa petite intrigue, est la seule récompense qu'elle veut pour son trouble et jusqu'à présent, je dois l'avouer, elle a tout lieu de s'applaudir, car ses démarches ont été couronnées d'un plein succès.

Je dois faire remarquer ici que pour elle un beau mariage ne vise pas à une surabondance de richesses, et ne veut pas dire : faire tomber dans ses filets quelque gommeux ou blasé, qui n'aurait que ses écus pour le recommander, mais une heureuse entente, une parfaite compatibilité de caractère et de goûts entre le mari et la femme.

Je lui fis remarquer en passant que souvent celles qui se font le plus remarquer par leur beauté et leurs attraits personnels, sont celles qui réussissent le moins bien dans le choix d'un mari.

—Vous avez cent fois raison, me répondit-elle. Les jolies filles ont des faiblesses inexplicables.

Non seulement elles ont les défauts de toutes les jeunes personnes, mais, de plus, elles en acquièrent d'autres par cela même qu'elles sont belles.

—Comment cela ?

—D'abord les jolies filles sont orgueilleuses. Tout les porte à être arrogantes.

Les hommes se prosternent devant elles pour leur servir de marche-pied. Il n'y a peut-être que les femmes pour s'apercevoir des folies des hommes envers les jolies filles. Une de mes jeunes protégées, qui est très jolie, a reçu ce mois-ci pas moins de trois cadeaux en bijoux d'un grand prix et lorsqu'elle est présente à une de mes soirées, elle est entourée d'un essaim de jeunes gens qui se bousculent pour s'approcher d'elle et lui offrir des bouquets et toutes sortes de choses imaginables. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour lui monter la tête.

—Et quel en sera le résultat ?

—Le résultat en ce cas n'est pas à craindre. Heureusement, elle a du bon sens, si la tête n'est pas (et comment le serait-elle ?) aussi bien équilibrée que celle d'une personne plus avancée en âge, le cœur est bon. Mais serait-il du tout surprenant, en pareil cas, si la jeune fille, n'a personne pour l'aviser, ou ne veut pas écouter les conseils, de la voir devenir orgueilleuse ? Certaines jeunes filles sont tellement choyées par les hommes qu'elles finissent par s'imaginer qu'elles sont bien au-dessus des personnes de leur entourage (et c'est le cas de dire que trop d'assiduités fait souvent manquer le but). Chaque flatterie nouvelle fait pousser de nouvelles ailes à leur ambition et elles finissent par devenir si hautes qu'elles éloignent ceux qui les admiraient naguère. Il en résulte que plusieurs de ces personnes ne trouvent pas à se marier et restent vieilles filles toute leur vie.

—Je suppose, lui ai-je dit, que vous en trouvez qui sont bien étourdies.

—Oui, et surtout les plus jolies. C'est d'ailleurs naturel. Lorsqu'une jeune fille est belle, on la gâte aussi bien à la maison qu'ailleurs. Chacun se précipite au-devant de ses moindres désirs, et

lorsqu'une jeune fille a le malheur d'être entourée de gens qui pensent pour elle, il n'est que naturel qu'elle ne se donne pas la peine de penser elle-même. Ainsi, l'autre jour, une de mes jeunes amis est partie de la maison sans manteau. Il est vrai qu'il faisait alors un temps superbe ; mais bientôt il s'est mis à neiger.

La jeune fille était chez une amie, et un des messieurs présents est sorti et lui a acheté une pelisse qui lui a coûté au moins trente dollars. Voilà pourquoi je trouve à redire contre les hommes ; ils encouragent l'étourderie chez les jeunes filles.

—Et la jeune fille, se voyant sans cesse entourée de tant de petits soins empressés, n'est-elle pas portée à devenir égoïste ?

—Sans doute le danger existe, et plusieurs y succombent. Je me souviens d'une jolie fille, qui est tombée en syncope, parce qu'on ne lui a pas donné la meilleure place dans une loge d'avant-scène, où se trouvaient plusieurs personnes beaucoup plus âgées qu'elle. Ses yeux noirs, à travers ses larmes, flamboyaient et lançaient de véritables éclairs. Le chagrin et la colère la secouaient et la dominaient, c'était pitié à voir. Il n'est pas rare, non plus, que ces filles, pour satisfaire leurs goûts égoïstes en fait de toilettes inutiles, finissent par mettre à la gêne des parents trop complaisants.

—La beauté engendre-t-elle d'autres dangers ?

—Celui de n'être propre à rien, de n'être bonne qu'à être regardée. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que presque toujours, dans une soirée, la plus jolie fille ne sait rien faire, ni chanter, ni jouer, ni converser comme savent le faire d'autres bien moins douées sous le rapport de la beauté. La femme, en dépit de ce que pensent bien des hommes, se rend bien vite compte de la situation, et la jeune fille à qui la nature s'est plu à refuser les grâces qu'elle prodigue à pleines mains à tant d'autres, si c'est une fille d'esprit, n'engagera pas la lutte de ce côté. Elle sait qu'il lui faut briller d'une autre manière. Elle apprendra donc le chant, la musique, elle saura vous charmer par le don de sa parole, et les mystères du ménage les plus compliqués ne sont plus qu'un jeu pour elle. De cette façon, elle fait son petit chemin et se fait apprécier par quelque garçon d'esprit (il en reste encore, Dieu merci) de préférence aux plus belles. Que de fois j'ai vu un jeune homme bâiller à se disloquer les mâchoires, après quelques instants d'entretien avec la reine de la soirée et converser des heures entières avec une jeune fille, qui n'approchait aucunement de l'autre en fait de charmes personnels.

## UNE DIFFICULTÉ MYTHOLOGIQUE



Argusse, (examinant un centaure). — Dis donc, où est-ce que ça se couche ? Dans une écurie ou dans un lit ?

—Pensez-vous que la beauté et l'esprit sont inséparables ?

—Le croyez-vous vous-même ?

—Ma foi, non.

—Et vous avez raison. Les jolies si les ne sont pas nécessairement folles ; mais on dirait que les hommes se donnent la main pour les rendre telles, et ils font tant de cas d'elles uniquement parce qu'elles sont belles, qu'elles finissent par croire que la beauté est tout.

Quelques-unes croient qu'elles agissent avec beaucoup de condescendance en répondant "oui" et "non" et "en vérité" à l'heureux mortel qu'elle daigne honorer d'un regard, et il y a des gens assez bêtes pour se montrer tout heureux de pareilles inepties et pour les leur faire croire. La fille peu jolie, au contraire, cherchera à se rendre compte du caractère, du côté sympathique des individus avec lesquels elle vient en contact.

Il lui faut découvrir leur côté faible, leurs défauts même et il est rare qu'elle ne réussisse pas. J'en ai vu de ces filles qui ont triomphé des cœurs les plus rebelles uniquement en sachant se montrer sympathique de cœur et d'esprit.

—Mais ces cas-là doivent être rares ?

—C'est ce qui vous trompe, et généralement ces filles-là ont aussi les meilleurs maris, les meilleurs de tous, à moins qu'il n'arrive que quelques-uns épousent une jeune fille, qui est à la fois belle, sympathique et douée de bon sens.

—Mais n'est-il pas rare de trouver une personne aussi accomplie ?

—La chose arrive pourtant, bien que, comme je l'ai déjà dit, les hommes font tout ce qu'ils peuvent pour détruire en elle tout germe de bon sens et de sensibilité.

—Mais ne trouvez-vous pas que les jolies filles sont jalouses les unes des autres et qu'elles sont très portées à dire du mal de leurs voisines.

—Assurément, oui, mais pas plus que les hommes. Quoiqu'en disent certaines têtes folles, le but suprême que toute jeune fille a en vue, c'est le mariage, et par conséquent, à moins de rares exceptions, toute autre jeune fille est pour le moment une rivale, une ennemie, c'est tout naturel. Il ne faut donc pas vous attendre à trouver trop bonnes amies deux jeunes filles qui se meuvent dans la même société. Mais n'en est-il pas de mêmes des hommes ? Prenez deux ar-

tistes ou deux écrivains, qui se rencontrent dans le même cercle. Les croyez-vous bons amis ? Pas du tout. Je connais les hommes et les femmes pour les avoir vus à l'œuvre et je n'hésite pas à dire qu'il n'y a de pire jaloux qu'un homme, ni de plus mauvaise langue, non plus, une fois que son ami a le dos tourné.

—En définitive, vous trouvez qu'il est difficile de marier une belle fille ?

—De la bien marier, oui, beaucoup plus difficile qu'une jeune fille qui n'a pas autant d'attraits.

Il faut reconnaître toutefois que souvent ces jeunes personnes trouveraient à se marier de suite, si je n'y mettais le holà, avec le plus grand imbécile de tous ses adorateurs. Vous avez dû remarquer que ce ne sont pas les plus sages qui se poussent le plus de l'avant, qui disent ces mille niaiseries qui flattent tant la vanité des jeunes filles.

Les promesses, les vœux les plus solennels ne leur coûtent rien, ils jurent leurs grands dieux, ils s'extasient sur sa beauté, tandis que le jeune homme réfléchi, qui est l'esclave de sa parole, se tient à l'écart parce qu'il ne parle pas un langage aussi fleuri.

—Mais il faut qu'une jeune fille soit bien sott

QUE DE TEMPS PERDU !



Lui.—La vie a été pour moi un fiasco.

Elle.—Vous avez perdu votre temps, je suppose ?

Lui.—Non ; j'ai employé la moitié de ma vie à me faire pousser la moustache pour masquer ma jeunesse ; et l'autre moitié à la teindre pour cacher ma vieillesse.

pour se laisser entraîner de la sorte et écouter de pareilles balivernes.

—Oui, mais la plupart des jeunes filles n'ont aucune expérience des choses de la vie. Je vous assure que c'est une tâche difficile d'amener la rencontre d'une jolie fille et d'un jeune homme posé, au cœur franc et loyal. Un tel voit une jeune fille que probablement il finirait par aimer, mais il refuse d'entrer en lice, parce qu'il la voit entourée d'une foule d'adulateurs qu'il méprise souverainement. Il ne faut pas s'attendre qu'un coursier pur sang dispute la palme à des bourriques. Malheureusement, beaucoup de jeunes filles sont tellement fières de se voir entourées d'une foule de jeunes idiots, qu'un jeune homme sensé n'ose en approcher.

—Et, avec toutes leurs imperfections, que pensez-vous des jeunes filles de nos jours ?

—Elles sont aussi bonnes, aussi loyales, aussi aimables que jamais. N'ajoutez pas foi à toutes les bêtises qui se débitent sur la vénalité de la femme et autres sottises analogues. Elles sont, en somme, ce qu'il y a de plus cher et de meilleur au monde—bonnes épouses—bonnes mères—et la vie d'un homme doit être bien misérable lorsqu'il n'a pas pour éclairer son intérieur le doux regard et la présence d'une jeune femme.

NOS CHÉRIS



La maman.—Ecoute, chéri. Tu es maintenant un petit homme.

Lolo qui porte son premier pantalon.— A présent, je vais pouvoir appeler papa : Bob.

Je me rangeai platement de l'avis de mon aimable interlocutrice, et c'est avec l'espoir de voir quelques-unes de nos belles lectrices en profiter pour devenir à leur tour de bonnes mères de famille, que j'ose offrir ces remarques au "SAMEDI".

Abonnez-vous au SAMEDI, c'est le temps. Il va commencer bientôt la publication d'un feuilleton excessivement intéressant : LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

THÉÂTRE-ROYAL

THE BOTTOM OF THE SEA

Les habitués du Théâtre-Royal après avoir vu la mise en scène du "Fast Mail" ne croyaient guère que dans une autre pièce on pourrait donner une aussi frappante peinture de la réalité. Et cependant dans le "Bottom of the sea" les amateurs du merveilleux, des fortes sensations, trouvent par les tableaux, comme le feu au navire, les voyages sous-marins au moyen du scaphandre, la pose du câble transatlantique, de quoi satisfaire leur imagination.

La représentation au Royal est excellente. Les acteurs comprennent bien leur rôle. Nous citerons surtout, M. George P. Webster, dans le rôle de l'aventurier, et M. O'Neal, dans le rôle de l'ingénieur français.

Mlle Camille Cleveland, dans le rôle d'Émile L. Brun, a gagné beaucoup d'applaudissement et ils ne lui ont pas été ménagés.

Mlle Douglas, ainsi que Mlle Sutherland sont des actrices de premier mérite.

Le drame a des situations pathétiques, très bien réalisées, et l'art mécanique appliqué au théâtre n'a jamais mieux relevé ces situations que dans la pièce, qui est actuellement donnée au théâtre populaire de la rue Côté.

La semaine prochaine, le célèbre acteur N. S. Wood tiendra l'affiche. La réputation de M. Wood comme acteur de première force, est si bien établie qu'il est inutile de faire son éloge. Nul doute qu'il y aura salle comble tous les soirs.



LES JOIES DE LA RENCONTRE



Patrick.—Il y a bien dix ans que nous nous sommes pas vus. Te rappelles-tu la veuve O'Connell et notre fameuse bataille parce que tu m'avais traité de menteur ?  
MacMahon.— Je te crois que je m'en souviens ! Et comme tu n'as pas changé depuis !

## La légende du pèlerin

Il était une fois un pauvre homme appelé Pierre, qui n'avait ni sou ni maille. Il avait exercé le métier de berger, mais tous ses moutons et cent morts de la clavelée et son chien était devenu enragé. Il était donc seul au monde, lorsqu'il fut atteint d'une grave maladie. Comme il n'avait personne pour le soigner et qu'il était obligé, malgré la fièvre, de mendier de porte en porte, il sentit son mal empirer, et bientôt il dut se coucher sur une botte de paille auprès d'une meule. La bise était froide, le ciel sombre, la terre dure.

Le pauvre homme crut que sa dernière heure était arrivée, et un grand frisson agita tout son corps. Il était bien malheureux et pourtant il tenait à la vie.

— Grand Saint Pierre, murmura-t-il, ayez pitié de moi. Vous êtes mon saint patron ! Vous pouvez me tirer de ce mauvais pas si vous le voulez. Cela ne vous est pas difficile, et moi, je fais vœu, si vous me guérissez, d'aller en pèlerinage jusqu'à votre grande église de Rome, et je vous y ferai brûler un si beau cierge, que vous en serez tout émerveillé !

Saint Pierre entendit la prière de son fidèle et lui rendit la santé.

Le mendiant se mit donc en route aussitôt, par le premier chemin qu'il rencontra, puisque tous les chemins mènent à Rome. Il marcha longtemps, longtemps, très longtemps, mais sa besace était aussi vide que son estomac et la faim l'obligea bientôt de frapper à la porte d'une hôtellerie.

Il faisait très froid dehors, le vent glacial soufflait sur les girouettes, qui grinçaient dans la nuit d'une façon lugubre ; déjà des flocons de neige tourbillonnaient dans le ciel noir. Dans l'hôtellerie, au contraire, il devait faire bien chaud autour du poêle de faïence ; on voyait fumer la cheminée et par les fentes des volets, on entendait de joyeux éclats de rire et des bruits de verres et d'assiettes.

— Pan ! Pan ! Pan ! fit Pierre. Mais on ne répondit pas. Il frappa plus fort.

— Qui est là ? dit enfin une voix maussade, et un chien se mit à aboyer.

— C'est un pauvre mendiant, bien digne de pitié, qui vous demande au nom de Dieu et du grand saint Pierre de vouloir bien lui donner l'hospitalité.

La voix ne répondit pas et bientôt les rires et le bruit des assiettes recommença.

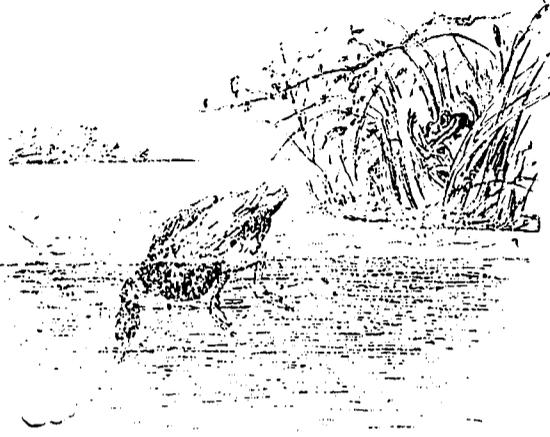
— On ne m'a sans doute pas entendu, pensa Pierre, et il répéta ses paroles suppliantes.

Alors le chien se mit à aboyer d'une manière féroce et la voix cria : — Passez votre chemin ! Il n'y a pas de place ici pour les rôdeurs de nuit ! Si vous ne vous éloignez pas, on va lâcher à vos trousses le chien, qui est un gros dogue et qui mord !

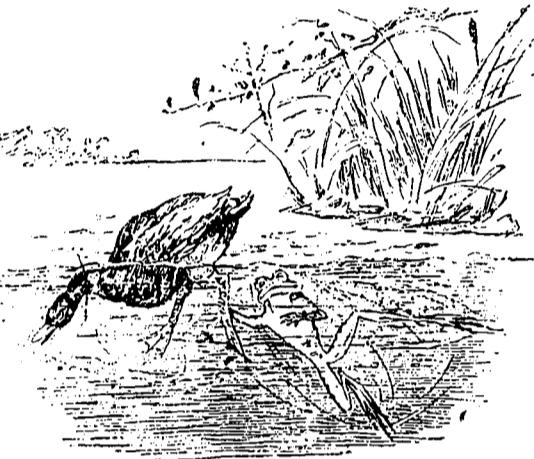
Pierre continua sa route. Il frappa encore à plusieurs maisons, mais on ne lui répondit même pas.

Il se coucha, désespéré, au coin d'une borne ; mais le lendemain matin une brave femme lui donna un morceau de pain.

## UNE VIEILLE HAINE ASSOUVIE

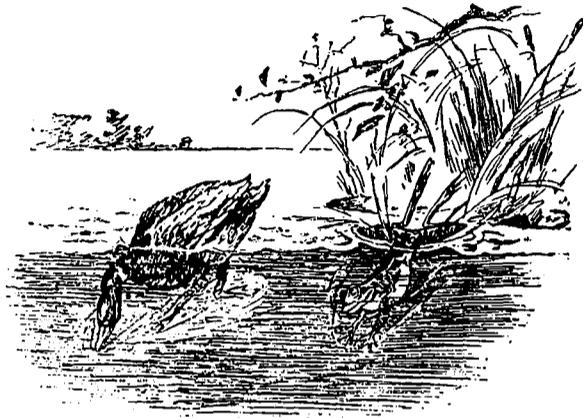


I  
Arrête un peu, mon petit canard, se dit un jour une grenouille cachée dans les roseaux. J'ai un compte à régler avec toi.



III

... elle se déroba sous l'eau pour saisir par la patte...



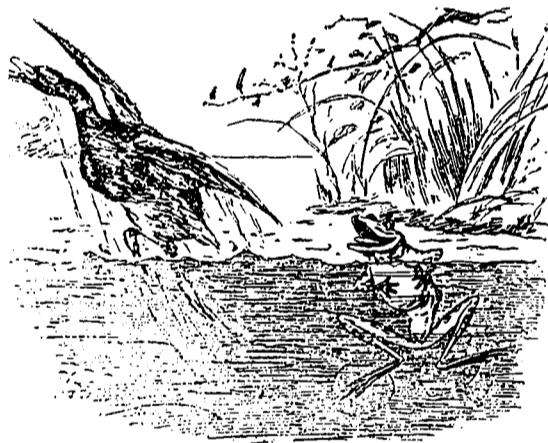
II

Et avec une agilité de singe...



IV

... le canard qui est fort chatouilleux à cet endroit.



V

— Ha ! ha ! ha ! pouffait la grenouille pâmée de rire. Il n'y a que la fois que j'ai eu la picotte où j'ai eu autant de plaisir qu'aujourd'hui.

Il la remercia en pleurant et lui dit : — Suis-je encore loin de Rome ?

La bonne femme ne comprit pas d'abord, puis elle répondit :

— Oh ! oui ! loin ! bien loin !

Et Pierre se remit en marche.

Il traversa des villages, des bourgs, des villes, franchit des ponts, côtoya des rivières, gravit des montagnes et il arriva un soir à une grande forêt.

Il portait sa besace, devenue lourde, car il y amassait les vieilles nippes qu'on lui donnait et les guenilles qu'il trouvait. Il avait résolu de les vendre à un chiffonnier de Rome, afin d'ajouter quelques sous aux aumônes qu'il mettait déjà de côté pour acheter le cierge de saint Pierre.

Mais quand parviendrait-il au terme de son pèlerinage ?

Pierre marcha toute la nuit en frémillant, mais, quand vint l'aurore, il vit bien qu'il s'était perdu. Il ne marchait plus dans une route, il avait quitté le chemin et il errait en plein bois.

Il chercha en vain à retrouver la bonne route.

De hautes futaies s'élevaient devant lui, et ses regards ne pouvaient percer l'épaisseur des massifs qui semblaient impénétrables. Il n'avait pas

mangé depuis la veille, et il désespérait de parvenir jamais à retrouver une habitation, lorsqu'il eut l'idée d'invoquer encore une fois son patron. — Sans doute, se disait-il, le proverbe a raison qui dit : Il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints, mais saint Pierre est un saint à ménager, car il tient la clef du paradis !

Aussi restait-il fidèle à son vœu et en cette détresse implora-t-il saint Pierre.

A peine avait-il prononcé une courte prière qu'il vit les branches s'écarter à quelques pas de lui.

Il s'attendait à voir sur un cerf ou une biche.

C'était un grand vieillard, à mine vénérable, qui s'approchait de lui.

— Tu m'as appelé, me voici, dit-il je suis saint Pierre. Je ne veux point laisser trop longtemps les fidèles à la porte du paradis.

Mais les formalités pour y entrer sont longues, et j'ai le temps de rester un instant auprès de toi, avant de retourner là-haut pour introduire les justes. D'ailleurs lorsque je suis parti, il n'y avait encore personne d'inscrit. Parle, que veux-tu ?

— Ce que je veux, grand saint Pierre ! Ce que je veux ! s'écria le pauvre pèlerin qui s'était jeté à genoux. Mais d'abord je voudrais vous remercier de m'avoir guéri...

— Bien, dit saint Pierre, qui parut flatté.

— Et ensuite, continua le mendiant, je désirerais retrouver mon chemin et rencontrer quelque bonne hôtellerie où je pourrais boire et manger, car je suis à bout de forces !

— Ce n'est que cela, dit saint Pierre ! Eh bien, viens avec moi.

Le saint fit un geste et les broussailles s'écartèrent devant lui ; les chênes eux-mêmes et les sapins semblèrent se ranger comme des soldats formant la haie devant leur général, et Pierre vit une clairière s'étendre devant lui.

— Tu vois, dit saint Pierre, ce point lumineux que je t'indique du doigt ?

— Oui, dit Pierre.

— Eh bien, tu n'as qu'à marcher droit devant toi jusqu'à cet endroit ; tu trouveras là une hôtellerie.

— Une hôtellerie ? grand saint Pierre ! mais je ne vois rien qu'une roche qui semble scintiller au soleil ! Et pour marcher tout droit, il faudra que j'entre dans l'eau, car je vois la roche se refléter dans une mare ou dans une rivière !

En effet, un cours d'eau séparait le point indiqué par saint Pierre de l'endroit où se tenaient le saint et le pèlerin.

— As-tu foi en moi ? dit saint Pierre.

— Assurément ! s'écria d'un accent convaincu, le pauvre pèlerin.

— Eh bien ! si tu as foi en mes paroles, marche droit devant toi sans souci de la rivière et persuadé que tu trouveras là-bas une hôtellerie...

— Je vous crois, mon saint patron, et je vous rends grâce... Oui ! J'irai droit devant moi jusqu'à l'hôtellerie...

— Tu n'as ni sou ni maille, interrompit saint Pierre.

—Pardon, mon saint patron, j'ai déjà recueilli sept sous et des chiffons que je vendrai pour vous acheter un cierge, dont vous serez émerveillé.

—Ne parlons point de cela ! dit saint Pierre. Tu n'a point de métier, car ce n'en est pas un que de mendier. L'hôtellerie où tu arriveras n'a point de maître. S'il te convient d'y rester, tu n'auras qu'à t'y installer. Personne ne t'inquiétera. C'est moi qui te donne la maison. Souviens-toi seulement des misères que tu as traversées, sois charitable envers les pauvres et, quand la prospérité de tes affaires te laissera quelque loisir, achève le vœu que tu m'as fait et n'oublie pas ton cierge. En attendant je te tiens quitte."

Saint Pierre disparut et le pèlerin se retrouva seul à la lisière de la forêt.

Il marcha bravement devant lui et sans s'être même aperçu qu'il traversait une rivière il arriva, devant une belle hôtellerie, dont l'enseigne tout neuve portait ces mots : *Au grand saint Pierre*—Pierre, hôtelier.

La façade était toute blanche, les volets verts, et déjà des clients se pressaient à la porte.

Une servante parut et s'écria : "Eh ! bien ! notre maître ! Vous voilà enfin ! Il n'est pas trop tôt ! On vous attendait. Montez dans votre chambre ! Vous y trouverez des vêtements, et vous redescendrez nous aider à servir, car il y a beaucoup de voyageurs !"

Pierre monta dans la chambre, il trouva des vêtements, puis une table servie, et quand il redescendit dans la salle, où l'on servait les voyageurs, tout le monde eut l'air de trouver sa présence toute naturelle. Il était bien le maître de la maison. On lui obéissait, on lui donnait des poignées de main, on l'appelait "maître Pierre" et on venait trinquer avec lui.

Son commerce prospéra vite, et il oublia son vœu.

Un soir d'hiver qu'il était attablé avec de joyeux marchands, quelqu'un frappa à la porte.

Il était tard déjà, il faisait froid dehors, la neige commençait à tomber ; mais l'on était bien auprès du poêle de faïence, devant la table grassement servie.

"Qui ose venir nous déranger à pareille heure !" dit Pierre, et il cria : "Qui est là ?"

Une voix répondit : "C'est un pauvre mendiant, bien digne de pitié, qui vous demande au nom de Dieu et du grand saint Pierre de vouloir bien lui donner l'hospitalité !"

C'est quelque rôdeur de nuit ! un voleur peut être ! En tout cas, un piteux client," dirent les marchands, et Pierre, le riche hôtelier, dit à sa servante Margoton : "N'ouvre pas et lâche le chien, si le rôdeur ne veut pas s'éloigner."

Et les hommes se remirent à causer gaiement et à trinquer.

Mais, tout à coup, la porte de la rue tourna lentement sur ses gonds et un auguste vieillard, le front ceint d'une auréole lumineuse, entra dans la salle.

C'était saint Pierre.

"Tu me reconnais bien, dit-il à l'hôtelier, qui s'était jeté à genoux, tout tremblant.

"Est-ce ainsi que tu tiens tes promesses ! J'étais le pauvre qui frappais à ta porte, et je sais à présent comment tu te souviens des maux que tu as endurés. Tu as été pauvre et tu n'es pas charitable ! Tu tiens toute ta richesse de ma bonté, et tu n'es pas reconnaissant. Ne t'étonne pas de ce qui t'arrive."

Soudain les lumières de l'hôtellerie s'éteignirent, les joyeux marchands et les servantes disparurent ; et Pierre, le mendiant, se retrouva tout seul sous le ciel noir, dans la forêt déserte, que les flacons de neige couvraient lentement.

Il avait sur le corps ses misérables haillons, et il grelottait de froid.

Alors il se remit en marche pour arriver à Rome. Il marcha longtemps, longtemps, déchirant son corps aux épines de la forêt, glaçant ses pieds à la glace de la route.

Et un matin, à l'aurore, épuisé de fatigue et de douleur, il s'étendit au bord du chemin et tout en larmes, il commença une prière à son saint patron. Il n'eût pas la force de l'achever.

Le froid raidit ses pauvres membres et son âme s'enleva vers le ciel.

Alors il lui sembla qu'il sortait d'un songe ; devant lui une demeure resplendissante s'élevait. Au bout d'un chemin rocailleux, embarrassé de pierres et de ronces, une porte lumineuse apparaissait. Il y frappa timidement. C'était l'entrée du paradis.

Saint Pierre en personne vint ouvrir et lui dit : "J'ai bien envie de te répondre comme tu m'as répondu à moi-même, lorsque j'allai frapper à la porte de ton hôtellerie ! Que dirais-tu si je te laissais dehors sans autre gîte que le purgatoire... ou l'enfer ? Ma foi ! tu le mériterais presque. Mais tu m'as si souvent prié que je serai miséricordieux. D'ailleurs tu as déjà expié ta faute et je te pardonne... Je parlerai au bon Dieu et l'on te gardera ici. Mais tu peux te vanter d'avoir de la chance, car tu ne m'as même pas acheté ce cierge qui devait m'émerveiller !"

Et Pierre entra dans le paradis. (G. des BRULIES.)

### INCONVÉNIENT DE LA ROYAUTE

Les gens s'imaginent que les têtes couronnées peuvent se donner toutes les satisfactions, toutes les jouissances ; c'est une erreur. Le plus humble sujet de Sa Majesté, notre gracieuse

### UN MAUVAIS COUP D'APPÉTIT



Monsieur Coriace qui s'est servi une portion de cardons en attendant que le garçon du restaurant lui apporte son déjeuner.— Me croyez-vous assez bête pour me faire manger une friture qui a eu le temps de sécher dur comme du bois.

Souveraine, peut à bon droit se vanter de jouir de plus de privilèges que la Reine même.

Ainsi, il est défendu à Sa Majesté d'accepter d'aucune personne, excepté de sa propre famille, pour lire le moindre petit journal, les grands encore moins, ni un journal de modes ni une revue scientifique quelconque. Il lui est également défendu de recevoir et de lire même une lettre privée, à moins que ce ne soit d'un des membres de la Famille Royale. Il est également défendu aux membres de sa famille et aux personnes de son entourage de lui parler de ce qui se publie dans les journaux.

Un Officier de la Cour est spécialement chargé de veiller à l'exécution de cet ordre. C'est à lui qu'il incombe de découper, chaque jour, dans les journaux, les nouvelles qu'il croit devoir transmettre à la Reine. Après avoir fait un choix judicieux, ce personnage les réunit sur une feuille de papier en soie, tout frangée d'or, et les porte ou les fait porter à la Reine. Cette feuille en soie, à franges d'or, est de rigueur lorsqu'il s'agit de transmettre quelque papier ou document à Sa Majesté.

Rien ne démontre mieux la surveillance presque tyrannique que l'on exerce autour de la Reine et les tracasseries de sa position qu'un incident survenu il n'y a pas encore bien longtemps. Une dame américaine lui avait envoyé une collection de fleurs rares des États-Unis, pressées et arrangées avec le plus grand goût. La Reine en fut enchantée et les garda près d'elle trois mois durant. Au bout de ce temps, qui est la limite fixée par l'étiquette de la Cour pour ces sortes de choses, elle les renvoya avec une lettre, disant qu'étant Reine d'Angleterre il ne lui était pas permis d'accepter aucun cadeau et que c'était avec le plus vif regret qu'elle les voyait partir.

### POUR TOUTES LES SAUCES

(A Chicago.)

La dame.—Comment se fait-il que, mariées depuis six mois, vous soyez divorcée au bout de trois mois pour vous remariar hier soir ?

La servante.—Voici, madame : Dans la maison où mon mari s'est engagé la première fois, il fallait un couple marié ; alors nous nous sommes mariés. A sa seconde place, on voulait un homme seul ; nous avons divorcé, et hier, son nouveau maître voulait un cocher marié dont la femme fut cuisinière ; nous nous sommes donc remariés et je pars avec lui.

### TROP D'OUVRAGE POUR UN HOMME



—Deux mille buvettes dans la ville !... Jamais je ne pourrai les connaître toutes !

## LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



COMMENT LES FLEURS SE DÉVELOPPENT.

## L'ŒUVRE DE LACORDAIRE

## LES DOMINICAINS



de l'éternité mystérieuse dans laquelle il est entré, voici plus de trente ans, l'illustre Lacordaire peut voir ce qui se passe dans ce monde, qu'avec l'ardeur audacieuse de son génie il tenta de conquérir à la cause du Christ, sa grande âme doit tressaillir d'aise. Sur les cent vingt prédicateurs venus de toutes parts, qui prêchent cette année la station du Carême dans

les quatre vingts paroisses de Paris et des communes adjacentes, dix-huit appartiennent à l'ordre des Frères prêcheurs, restauré par lui.

A Saint-Eustache, à Saint-Rock, à Saint-Paul-Saint-Louis, à la Madeleine, à Saint-Philippe du Roule, à Saint-Louis d'Antin, à Saint-Vincent de Paul, à Saint-Ambroise, à Saint-Pierre de Chaillot, à l'Annonciation de Passy, à Saint-Honoré d'Eylau, à Saint-Ferdinand des Ternes, à Saint-Sulpice, à Saint-Germain des Prés, à Sainte-Clotilde, à Saint-Thomas d'Aquin, à Charenton, ce sont des Dominicains qui occupent la chaire. A la Madeleine, ils sont deux, le père Didon, aujourd'hui la gloire de son ordre ; et le père Hébert, un jeune dont l'art oratoire promet à la mi-

lice de Saint-Dominique, dans un avenir prochain, un éclat nouveau.

On en compte d'autres, et en nombre, dans les grandes villes de France, de telle sorte qu'il est évident qu'en dépit des lois qui ont voulu arrêter le développement de la vie monacale en enlevant aux vocations religieuses les moyens de s'exercer, jamais, à aucune époque, les fils spirituels de Lacordaire, héritiers de ses traditions, n'ont tenu dans la société catholique autant de place qu'aujourd'hui ni possédé autant de prestige.

En ce temps où l'Église est attaquée et menacée, c'est eux qu'on appelle au combat, comme la réserve la plus vaillante, la plus propre à soutenir le choc de l'adversaire. Ce résultat est bien de ceux que l'éloquence religieuse, auquel l'ordre des Frères prêcheurs doit d'être ce qu'il est devenu, avait rêvé et entrevoyait, lorsqu'avec une témérité faite de candeur et de foi il entreprenait de moderniser le catholicisme.

J'ai connu au début de ma vie cet homme admirable. Comme Berryer, comme Montalembert que j'ai vus dans les mêmes conditions, il touchait au déclin de sa sienne.

Les jeunes d'aujourd'hui, ces inquiétants passagers au dernier bateau si pleins de hautaine indifférence et de souverains mépris pour les préoccupations et les ambitions des bateaux qui les ont précédés, ne sauraient comprendre de quelle sainte émotion nous étions saisis à l'idée d'approcher ces vieillards qui représentaient pour nous la génération qui a éclairé ce siècle d'une si puissante lumière. Je me souviens comme d'un honneur et d'une bonne fortune d'avoir entendu les derniers rugissements de ces vieux lions et, après une carrière déjà longue, je ne me sais pas de plus noble souvenir que celui d'avoir connu Lacordaire.

\* \* \*

La première fois qu'il me fut donné de l'approcher, c'était au collège d'Ouillins, près de Lyon, où il venait de prononcer, à l'occasion d'une distribution de prix, un discours sur l'honneur, que n'eût pas désavoué un soldat et qui nous avait tous électrisés. Quelques mois plus tard, je le retrouvai à Paris, dans cette antique maison des Carmes, dont les Dominicains partageaient fraternellement les locaux avec l'École des hautes études ecclésiastiques, destinée à former les professeurs pour les séminaires. C'était au temps où l'ordre se répandait librement en France. A Paris, il avait la maison des Carmes, une autre rue Jean de Bauvais où avait résidé Lacordaire, pendant les conférences de Notre-Dame.

C'est là qu'en descendant de chaire, encore "tout fumant de son éloquence," il venait s'ensevelir, se faire oublier ; c'est là que, pour mater l'orgueil qu'auraient pu déchaîner en lui ses triomphes oratoires, il vaquait aux plus humbles soins, balayant les cellules et la cour, allant à la cuisine, ratisser des légumes ; c'est

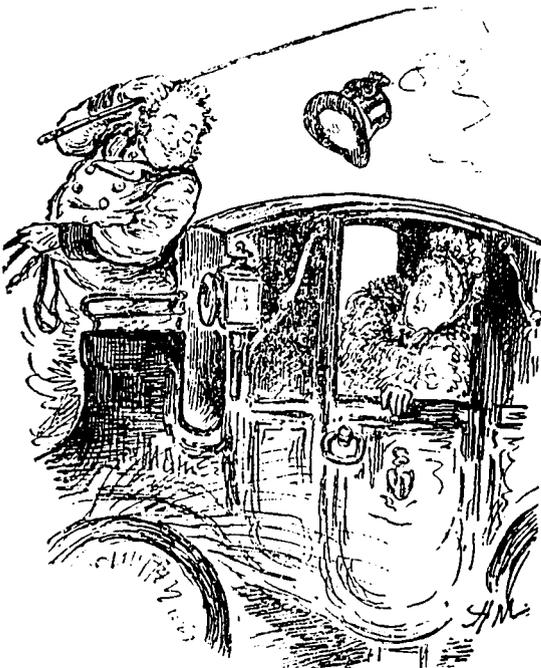
là, enfin, qu'un frère convers le surprenait un jour, ainsi que je l'ai raconté ici, il y a quelques années, prosterné tout en larmes devant son prie-Dieu, et suppliant le ciel "d'éloigner de lui la gloire."

Plus tard, les Dominicains eurent encore un couvent dans le faubourg Saint-Honoré. C'est le seul qu'ils aient conservé à Paris, le seul qui soit en état de recevoir ceux d'entre eux qui résident ou passent, et de leur donner l'illusion d'une liberté dont ils ne jouissent plus. Ils y sont comme dans une auberge. Mais, à l'époque dont je parle, le père Lacordaire descendait plus volontiers aux Carmes. C'est donc là que je le vis pour la seconde fois.

Nous étions venus, quelques-uns de ses admirateurs et moi, le saluer à son passage. Nous avions vingt ans. Il nous parla des devoirs de l'écrivain, animant ses conseils dictés par l'âme inassouvie et ardente qui brûlait en ce corps usé, déjà mûr pour la tombe, d'accents où revivait, en la forme et dans les images, toute la splendeur du langage de ses années de jeunesse et de virilité. Il nous engagea à l'aller voir à Flavigny. Sa mort survenue peu après empêcha la réalisation de ce projet.

Je suis retourné plus tard à la maison des Carmes. Le père Monsabré s'y préparait alors à monter dans la chaire de Notre-Dame, où il venait d'être appelé de préférence au père Menjard, un autre grand orateur de l'Ordre, qui depuis l'a quitté pour entrer dans le clergé séculier

## DANS UN DILEMME



Le cocher perdant son chapeau au vent. — Excusez, madame. Allez-vous venir tenir mes chevaux, ou bien si vous allez courir après mon chapeau ?

## UN TOUR DE FORCE



Madame Garleben. — Mon ami, qu'est-ce qui te presse d'aller si vite ?

Monsieur Garleben, (peintre décorateur). — Ne me distrais pas ; je me dépêche de finir ce panneau avant que ma peinture ne soit épuisée.

et devenir curé d'Arcachon, où il est encore aujourd'hui. Le père Monsabré, toujours au travail ou en prières, ne quittait guère sa cellule, se tenant un peu à l'écart des élèves de l'École des hautes études, qui cependant l'admiraient, et eussent été heureux de frayer avec lui.

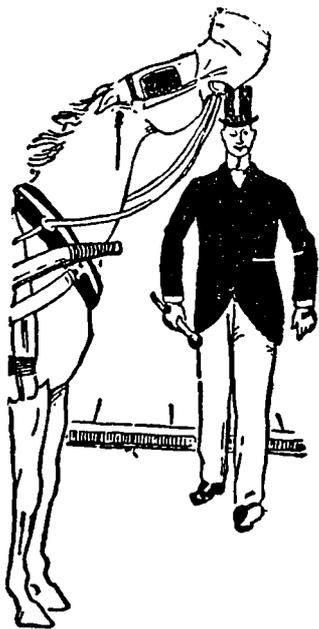
Ces élèves sont aujourd'hui des hommes graves. Deux appartiennent à l'épiscopat ; un autre, mon parent, celui-là, est à la tête d'une grande paroisse de la banlieue de Paris ; un quatrième est aumônier d'un couvent de religieuses, d'autres enfin ont illustré le professorat catholique. Mais, en ce temps déjà lointain, ils étaient jeunes, avec cet esprit d'indépendance, de gaieté, j'allais dire de gaminerie, lequel souvent est le propre de ceux des apprentis ecclésiastiques qui, se destinant à l'enseignement, ne sont pas aussi timorés que ceux qui se destinent aux pratiques du culte. L'un d'eux m'a raconté comment un soir, ayant rapporté à ses camarades une pièce de Labiche, ils se mirent à la jouer, et comment leur supérieur attiré par le bruit qu'ils faisaient, ayant surpris la représentation, y assista, riant comme eux et avec eux.

Leur admiration pour le père Monsabré ne les défendit pas contre le désir de lui faire une niche, d'ailleurs bien inoffensive, et durant plusieurs après-midi, aux heures de récréations, ce fut à qui irait, sous les croisées de sa cellule, imiter le cri du poulet.

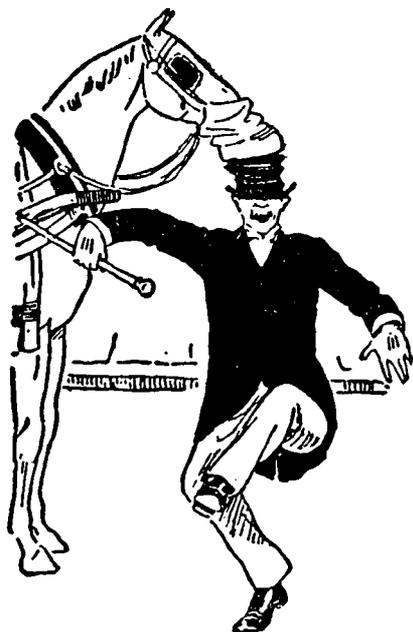
On entendait alors sa mâle voix, appelant un frère lai :

— Mon frère !

DUR DE LA GUEULE



Quand vous passez près d'un choral qui court après son dernier grain d'avoine...



II

Dites-vous toujours.

— Mon père ?

— Egorgez donc ce poulet ; il trouble mon travail.

Et au bout d'un moment, le frère reprenait plaintivement :

— Mais, mon père, je ne vois pas de poulet. Nous n'en avons pas.

Il n'y a pas longtemps, un ecclésiastique ayant besoin de parler au père Monsabré se présentait chez lui et, en s'annonçant pour se faire reconnaître, lui disait :

— Mon père, c'est moi qui faisais le poulet.

Et le bon religieux de rire, comme bien vous pensez.

\* \*

A la maison de Flavigny, cette familiarité n'existait pas et n'aurait pu exister. C'était le noviciat, la maison mère, la pépinière féconde, d'où sont sortis tant d'apôtres répandus aujourd'hui dans les chaires des églises ou dans celles des écoles. Ils ont tous passé par là pour y faire leurs études théologiques en même temps que leur apprentissage de la vie monacale, pour y cultiver leur esprit, l'armer, le rendre fort par la science et surtout pour y apprendre l'humilité et l'obéissance.

C'est grâce à l'éducation intellectuelle et morale qu'il reçut là, que le père Didon put être, il y a quelques années, le grand résigné que nous avons connu et admiré, lorsqu'un jour, en descendant de la chaire de Saint-Philippe-du-Roule, après ses retentissants sermons sur le divorce, il reçut de ses supérieurs un ordre d'exil pour Corbara. Un Lamennais se serait révolté ; lui n'hésita pas à obéir. Il vécut longtemps sur ce rocher, parmi des moines italiens qui ne parlaient pas sa langue et avec lesquels il ne pouvait converser qu'en latin. Son obéissance lui a porté bonheur. Elle a été un piédestal pour lui, un exemple pour les autres, pour tous ceux qui lui ont succédé à Corbara, devenu aujourd'hui une maison de noviciat.

A Flavigny, il avait eu pour condisciple un homme que nous avons tous connu plus tard à Paris, un des nôtres, Poupard-Davyl qui, sous le nom de Louis Davyl, a été tour à tour romancier, journaliste, auteur dramatique. On le calomniait lorsqu'on disait de lui que c'était un défroqué. En réalité, il avait passé quelque temps au noviciat de Flavigny et en était sorti après avoir acquis et fait partager à ses supérieurs la conviction qu'il n'était pas fait pour la vie du cloître. Du moins, en effet, il n'avait que les ardeurs passionnées ; il n'en avait ni l'humilité ni la soumission.

Longtemps, cependant, il était resté convaincu de la sincérité de sa vocation. Au couvent, il passait pour un saint. Ses anciens compagnons ont gardé le souvenir de sa ferveur, de ses longs anéantissements au pied de l'hôtel et de l'expression d'extase de son regard lorsque, sans crainte de se singulariser, il allait appuyer ses lèvres et son front contre la paroi postérieure du tabernacle, cloué là comme par une force surnaturelle et prolongeant son adoration jusqu'au moment où on allait l'y arracher.

Plus tard, dans les bureaux de rédaction, dans les théâtres, sur les boulevards, partout où on le rencontrait, on ne se serait jamais douté, à voir sa figure de vieux reître, qu'il était entré dans l'existence par une telle porte. La vie religieuse avait cependant laissé sur lui une empreinte. Il était de ces êtres qui traversent la vie sans se révéler entièrement et livrer leur secret. Peut-être les déceptions de la sienne avaient-elles mis dans son cœur un amer regret du passé, un regret qui le dévorait sans qu'il osât le trahir.

(l'igaro)

ERNEST DAUBET.

SERVANTE FIN DE SIÈCLE

La dame.— Marie ; voici une jolie toilette que je vous donne.

Marie.— Oh ! merci madame, mais je ne puis l'accepter.

La dame.— Voyons, ne faites pas de faux désintéressement ; j'insiste !

Marie.— Certain que je ne puis pas, madame ; elle est passée de mode depuis six mois.

SUPÉRIORITÉ INCONTESTABLE



I

La maman ritenant les services d'une bonne.— Vous me paraissez avoir la douceur qu'il faut ; mais vous êtes si grande que si le bébé venait à vous échapper des bras, il...



II

La bonne.— Jour de Dieu, c'est ce qui vous trompe ! Tenez ; supposez que ce sac soit votre bébé ; regardez bien... Vous voyez.

QUEEN'S THEATRE



Primrose & West et leur combinaison hors ligne donneront la semaine prochaine quatre représentations à ce théâtre. Ce sont des artistes accomplis et qui méritent à juste titre leur nom de Princes par excellence des Ménestrels. Nous regrettons que leur séjour à Montréal ne puisse se prolonger. Cette excellente troupe se fera entendre Lundi, Mardi et Mercredi de la semaine prochaine. Il y aura une grande matinée mercredi à deux heures p.m. Nul doute qu'il y aura foule chaque soir. Ces ménestrels méritent l'accueil le plus flatteur.

Leur répertoire est des plus riches et des plus variés, et contient ce qu'il y a de plus nouveau en fait de chans, de bons mots et de saillies piquantes. Ce sont tous des artistes de première force, qui faisaient partie autrefois, à quelques rares exceptions, de la fameuse troupe de Thatcher, Primrose & West.

Leurs garde-robes et décors coûtent, dit-on, la jolie somme de \$25,000.

PAS DE DÉPENSES INUTILES

On présente à un voyageur qui part, son compte d'hôtel, tout en lui faisant observer que la somme demandée ne comprend pas le garçon.

— Comment ! s'écrie le voyageur, mais je n'ai pas mangé de garçon, je suppose !

## POUR UN CHIEN MALADE



*Madame Foindeur.* — Pas possible ! Vous ici ! Ne vous ai-je pas vus depuis un siècle !

*Madame Follaroine.* — J'ai été tellement éprouvée !

*Madame Foindeur.* — J'espère qu'aucun de vos enfants n'est mort.

*Madame Follaroine.* — Pas absolument. Ils vont revenir de la fièvre typhoïde. Mais mon pauvre Carlo est bien malade.

## PINCÉE DE CONSEILS

## BAS NOIRS

Les bas noirs, après avoir été lavés plusieurs fois, sont sujets à prendre une couleur verdâtre. Le meilleur moyen de conserver la couleur primitive, c'est de les laver avec du savon où il n'entre pas de soude et d'ajouter une cuillerée à thé de bon vinaigre dans l'eau dans laquelle on les rince pour la dernière fois. Tordez-les et redonnez la forme, en les frappant avec la main. Un fer chaud détruit la couleur, surtout s'ils sont mouillés.

## CONTRE LES TACHES DE SUE

Si en démontant votre poêle, il s'échappe de la suie sur le tapis, il faut y saupoudrer du sel sec avant de balayer. De cette manière, il ne restera pas de tache.

## POUR REMPLACER LA CIRE

Une petite cuillerée de kerosène remplace avantageusement la cire blanche dans l'empois bouilli, et le suif de mouton est aussi bon que l'une ou l'autre pour donner un bon lustre.

## POUR FAIRE BRILLER LE VERRE

Pour faire briller le verre découpé, il suffit de le laver dans de l'eau bien bouillante, mais sans savon.

S'il est le moins taché ou terni, il faut le nettoyer avec une brosse molle, trempée dans le blanc d'Espagne et le frotter ensuite avec un morceau de papier mou.

Ce procédé le rend clair et brillant et il ne reste pas de mousse comme il arrive lorsqu'on se sert de linges de toile.

## UN EXCELLENT LIQUIDE POUR LE BLANCHISSAGE

Faites dissoudre une livre de sel de soude et une demi-livre de chaux dans cinq pintes d'eau, et faites bouillir pendant quelques minutes, en remuant de temps à autre. Enlevez et laissez reposer. Coulez le liquide dans une cruche en grès et bouchiez hermétiquement. Une demi-tasse de ce liquide dans une demi-chaudière d'eau bouillante le jour de blanchissage vous épargnera beaucoup de travail.

## MOYEN DE RECONNAITRE LA COQUELUCHE

On peut reconnaître si une personne est atteinte de la coqueluche dès les premiers symptômes, quelquefois même avant que la maladie ne se soit pleinement déclarée. Le malade cherche à se dérober à la lumière, il ne peut l'endurer et il y a dilatation de la pupille de l'œil.

## LE MEILLEUR MOYEN DE FAIRE BOUILLIR L'EMPOIS

Mélangez toujours votre empois dans l'eau froide, jusqu'à ce qu'elle soit bien réduite en poudre fine ; versez de l'eau bouillante, et remuez jusqu'à ce qu'elle ait pris le corps voulu. Faites bouillir l'espace de dix minutes ; ajoutez un peu de saindoux, de beurre ou des restants de blanc de bœuf ou de gomme arabe préparée ; puis faites refroidir.

## DES SOINS QU'EXIGE UN PARAPLUIE

En rentrant à la maison, après une averse ou une pluie battante, déposez votre parapluie le manche en bas et laissez-le sécher dans cette position. L'eau s'écoulera par les bords et l'étoffe séchera d'une manière uniforme. Si vous le déposez, la tête à terre comme le font la plupart des gens, l'eau coulera jusqu'au bas, s'infiltrera dans la doublure et l'humidité s'y conservera, ce qui fait le plus souvent travailler la soie et la fait moisir.

Il ne faut jamais ouvrir son parapluie pour le faire sécher, car la soie, qui alors se trouve forcément tendue, se retire ensuite et est sujette à se déchirer.

Lorsque vous ne vous servez pas de votre parapluie, laissez le déplié, sans le rouler, ni l'attacher, car les plis ont une tendance à faire déchirer la soie.

Il ne faut pas, non plus, se servir de fourreau, excepté en voyage comme préservatif contre la poussière et les cendres.

Les petits trous qui se voient dans les meilleures soies, en dépit de toutes les précautions, sont généralement causés par le frottement contre le fourreau.

## UN MALENTENDU



*Louise à son amie assise au pied de l'escalier.* — Quel charmant spectacle tu donnes ! La belle et la bête !

*Le monsieur froissé.* — Madame, je ne permettrai pas...

*Louise.* — Pardon, monsieur, c'est du lion qui supporte la lampe dont je parle.

## QUESTION DOUTEUSE



*Le patron.* — Je crois que vous êtes gris.

*Le commis.* — Shi v'ous étiez à ma place (hic) v'ous en seriez absolument shur.

Porté à la main, en cas de mauvais temps, il peut se rouler et être attaché ; cela donne meilleure mine.

Si vous connaissez quelqu'un qui ne reçoit pas le SAMEDI, parlez-lui du nouveau feuilleton : LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

## AU BEAU SEXE

## QUELQUES RÈGLES À SUIVRE

1. Fermez les portes, sans faire de bruit.
2. Tenez votre chambre dans un état de propreté parfaite.
3. Fixez une heure pour votre lever et levez-vous promptement.
4. Apprenez à faire le pain, aussi bien que les pâtisseries.
5. Si un bouton manque ne soyez jamais vingt quatre heures sans le remplacer.
6. Sachez toujours où sont vos effets.
7. Ne laissez pas de journée s'écouler sans faire du bien à quelqu'un.
8. Ne descendez jamais au déjeuner sans collet.
9. Ne vous promenez pas avec des souliers dont les cordons traînent.
10. Parlez pour que tout le monde puisse vous entendre.
11. N'ayez ni tressaillements ni soubresauts, ni cris, de peur de déranger quelqu'un.
12. Passez toujours la corbeille ou le plat aux autres, avant de vous servir vous-même.
13. Ayez la même indulgence pour vos petits frères et sœurs que celle que vous attendez de votre maman.
14. Ne vous faites jamais attendre.
15. Restez en place et ne vous trémoussez pas comme si vous aviez une attaque de nerfs ; ne vous tourmentez pas inutilement pour des bagatelles.

## RESTRICTION MENTALE

Monsieur est obligé de se défaire de son jardinier qui lui vole la plus grande partie de ses plantes. Cependant, par considération pour sa femme et ses enfants, il lui donne le certificat suivant :

« Je certifie que A. B. a été deux ans à mon emploi comme jardinier, et que pendant ce temps il a plus obtenu de mon jardin que quiconque de ses prédécesseurs.

FEUILLETON DU SAMEDI

## Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XXII

LE COUP DE THEATRE

Valentin courut après Sylvain, mais celui-ci n'était pas dans sa chambre, non plus que dans l'appartement du duc, ni nulle part dans la maison.

Enfin, au bout d'un temps assez long, il le rencontra dans le corridor qui conduisait chez la duchesse, et Sylvain, du plus loin qu'il le vit, l'accueillit par des reproches :

— Jamais là quand on a besoin de vous, cria-t-il, je vous cherche depuis une heure. Tenez, voilà des livres qui sont pour la duchesse. Je les ai trouvés dans l'antichambre où chacun pouvait les prendre. Il faudra être plus attentif, mon garçon, sans quoi on vous remerciera. Portez cela à la duchesse tout de suite. Il est possible qu'il y ait dedans quelque chose dont elle ait besoin.

L'enfant prit les livres, en ayant bien envie de dire à Sylvain qu'il n'aurait pas dû y toucher, que ces choses-là ne le regardaient pas, mais il avait peur de lui, et il préféra se taire.

Il se rendit dans le boudoir d'Hélène, où celle-ci était assise, attendant son paquet de livres, et s'étonnant qu'on ne le lui apportât pas.

Mais elle se rassura en le voyant dans les mains de Valentin, et dit, non sans une certaine anxiété :

— Vous avez pris ce paquet dans la voiture et vous me l'apportez directement :

— Oui, madame la duchesse, répondit Valentin en le déposant sur le bord de la table, près de laquelle elle était assise.

Valentin, en faisant cette réponse, baissa la tête pour cacher la rougeur qui couvrait ses joues, car, il savait bien qu'il ne disait pas la vérité.

Hélène le renvoya et, dès qu'il eut fermé la porte, elle examina les livres avec anxiété. L'objet de ses recherches était juste dans celui qui était au fond du paquet. Elle saisit ce billet, et, sans l'examiner, elle le cacha, attendant pour le lire une occasion favorable, où elle serait sûre de n'être point interrompue.

Ce fut une chose regrettable dans son intérêt, car si elle l'eût examiné, elle aurait fait une découverte qui était pour elle de la plus haute importance.

Le soir où devait avoir lieu la répétition générale, arriva enfin. Hélène l'avait attendu avec impatience, car elle désirait avoir la solution de l'énigme, et elle avait la conviction que cette soirée ne se passerait pas sans qu'elle fût soumise à quelque grande épreuve. Mais l'incertitude lui était plus pénible que ce péril.

Rivolat arriva à l'heure juste pour dîner.

Le repas se passa froidement, quoique le duc se montrât plus aimable qu'il n'en avait l'habitude. Hélène parla peu, et elle ne regarda pas une seule fois Rivolat. Ce dernier ne fit autre chose que de tomber dans des distractions, d'où il sortait en tressaillant, chaque fois qu'on lui adressait la parole.

On annonça que la voiture attendait. Le duc se rappela soudain que le billet était enfermé dans le pupitre où il l'avait placé, avec le billet-programme du directeur du théâtre,

et il alla les chercher, laissant Hélène et Rivolat seuls.

Dès qu'il eut disparu, la duchesse posa le doigt sur le bras de Rivolat, et lui dit précipitamment : — Vous êtes cruel ; vous voulez donc me perdre, me ruiner par vos exigences ? vous n'avez donc pas de raison, ni de pitié ?

— Et vous, en avez-vous eu ? répliqua-t-il vivement. Avez-vous donc oublié tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai supporté, tout ce que j'ai souffert pour vous ?

— Silence ! murmura-t-elle en lui serrant le bras.

Elle aperçut Sylvain, qui se tenait debout, à quelques pas d'eux.

Il était entré silencieusement, comme à son habitude, tenant sur son bras un pardessus pour le duc.

Hélène lui lança un regard plein d'éclair, mais lui, demeura dans une attitude de profond respect, la tête légèrement baissée, et ayant l'air d'avoir les yeux fixés sur le plancher.

Le duc revint presque immédiatement après, armé des documents dont il espérait tant d'effet, et ayant toujours sur son visage ce même sourire inexplicable qu'il avait eu durant tout le dîner.

Rivolat donna le bras à Hélène pour gagner la voiture. Le duc les suivit en mettant ses gants, et en riant silencieusement.

Ils montèrent en voiture et partirent.

Au moment où ils sortaient de la cour et entraient dans la rue, une exclamation s'échappa des lèvres de Rivolat.

Hélène suivit la direction de ses regards, et elle vit Vargat, debout contre le mur, et regardant la voiture avec des yeux où brillait une expression infernale.

Elle se renversa, en éprouvant une faiblesse au cœur.

Ils arrivèrent promptement au théâtre, et au bout de quelques minutes ils furent installés dans la loge.

L'ouverture était commencée et le rideau ne tarda pas à se lever.

La duchesse avait été placée, sur le désir du duc, de façon à ce qu'elle pût voir toutes les parties de la scène. Le duc s'assit au centre de la loge, mais il pria Rivolat de se mettre près de la duchesse, quoique un peu en arrière, afin que, lui aussi, pût aisément embrasser la scène.

Le duc plaça le programme sur le bord de la loge. Ni Hélène, ni Rivolat n'eurent le désir de l'examiner, et le duc sourit en observant leur indifférence.

Ni l'un ni l'autre, en effet, n'étaient préparés à ce qui allait arriver.

Les scènes se suivirent sans que personne fit de commentaires. Le duc sentait s'accélérer les pulsations de son cœur au point qu'il lui aurait été difficile de parler ; et Hélène et Rivolat, les lèvres serrées, et l'esprit inquiet, attendaient l'explication de ce mystère.

Enfin, le prince Charmant, l'air fatigué, brisé, arriva sur le territoire du roi des îles de Corail, il se coucha sur un banc de fleurs, et s'arrangea pour dormir.

On fit l'obscurité sur la scène, et la musique joua tout doucement. Hélène, sans s'expliquer pourquoi, ne put détacher ses regards de la pièce d'eau, se rappelant qu'elle avait vue la pareille dans les bois de la Tour-Blanche. Les eaux furent graduellement illuminées par une lumière douce, pâle, verte, et puis elles s'agitèrent. Au milieu de la mare s'élevèrent des branches de corail qui s'étendirent et finirent par prendre la forme d'un mausolée.

Ce tombeau de corail s'ouvrit par degrés, et alors apparut une charmante jeune fille.

A mesure qu'Hélène regardait cet enfant,

ses cheveux se dressaient sur sa tête, son sang se glaçait dans ses veines, et une sensation d'horreur faisait trembler tout son corps ; elle eut dans les oreilles un affreux bourdonnement.

Et cependant, elle entendit le duc s'écrier : "Grand Dieu !" et Rivolat pousser une exclamation moins respectueuse.

L'espace qui contenait l'enfant était devenu tout entier visible, et Hélène put distinguer tous ses traits.

— Béatrice ! murmura-t-elle.

L'enfant parla. Elle reconnut le ton de la voix, et puis il lui sembla qu'un voile sombre passait devant ses yeux.

Un cri d'agonie s'échappa des lèvres d'Hélène, et elle tomba sans connaissance.

Presque au même instant, un grand mouvement se produisit de tous côtés, et de cent bouches à la fois, sortit ce cri effroyable :

— Au feu !

XXIII

LE DÉSÉPOIR DE M. PAPINO

Le duc et Rivolat furent stupéfaits par l'apparition de Béatrice. Rivolat fut encore plus surpris que le duc, s'il était possible, car rien ne l'avait préparé à un pareil événement.

Il avait beaucoup admiré Béatrice, lorsqu'il l'avait vue à la Tour-Blanche : il n'avait pas oublié qu'elle s'était montrée gentille pour lui et qu'elle lui avait témoigné une amitié que d'autres lui refusaient. Il se rappelait parfaitement son visage, sa taille. S'il n'y avait eu qu'une ressemblance, il aurait pu ne voir là qu'une coïncidence ; mais tout y était, la figure, la voix, et il lui était impossible de ne pas se dire que celle qu'il voyait là devant lui, était bien la fille du baron de Romilly.

Mais que pouvait signifier ce mystère ? Béatrice était morte ; elle avait été noyée dans une mare pareille à celle d'où il venait de la voir s'élever : elle avait été enterrée ; mais Rivolat était superstitieux par nature, et il fut saisi d'épouvante. Il s'imagina que c'était son esprit qu'il voyait devant lui, et qui venait crier vengeance.

Au même moment, un cri perçant retentit, et Hélène, tombant contre lui, glissa au fond de la loge.

Cette vue l'arracha à l'état de paralysie dans lequel il était tombé. Il se baissa vivement, releva Hélène, et la porta à la porte de la loge où il appela au secours.

Mais d'autres avaient commencé aussi à jeter des cris d'épouvante. Les loges s'ouvraient violemment, et une multitude de gens fuyaient avec égarement.

Puis il entendit crier : "Au feu !" et une sorte d'horreur le pénétra jusqu'aux os.

Était-ce donc que le théâtre était en feu ?

Une forte odeur de brûlé arriva tout à coup jusqu'à lui.

Les dents serrées, et avec un redoublement d'énergie, il souleva Hélène dans ses bras, comme si elle eut été un enfant ; il se précipita vers l'escalier, mais au bout de quelques instants il se trouva dans un corridor sans issue.

Alors, avec un sentiment de désespoir, il retourna sur ses pas, vers l'endroit où il entendait la foule lutant, se bousculant pour se frayer un chemin et gagner la rue.

Les cris qui retentissaient de tous côtés le rendirent comme fou. Il comprit, néanmoins, qu'il lui serait impossible de trouver une issue au milieu de cette foule affolée, et qu'il ne parviendrait qu'à se faire écraser.

Alors il se précipita du côté de la scène, franchit une porte, descendit quelques mar-

ches, et se trouva au bas d'un escalier. Il le gravit rapidement, et puis il en escalada un second, et vit en face de lui, une large entrée dont les portes étaient barrées. Un bec de gaz brûlait à une petite distance, il aperçut la clef dans la serrure.

Hélène était toujours dans ses bras inanimée. Dans les coubles du théâtre, continuait à se faire entendre un mugissement de mauvais augure. Malgré son fardeau, il réussit à tourner la clef et à ouvrir la porte.

L'air froid de la nuit frappa son visage, et il n'eut qu'un pas à faire pour être dans une rue relativement calme. Il avait eu la chance de rencontrer une issue réservée, et lui et Hélène étaient sauvés.

A quelques pas, il aperçut un fiacre, dont le propriétaire était à la tête de son cheval, le tenant par la bride, et regardant, avec effroi, la scène qui se passait à la porte du théâtre.

Rivolat fut obligé de crier plusieurs fois avant de pouvoir attirer son attention : mais enfin il y réussit. Le cocher, en lui voyant dans les bras une femme sans connaissance, se hâta de venir et d'ouvrir la portière de sa voiture.

—Seigneur Dieu ! dit-il, il paraît que le feu est au théâtre.

Rivolat ne répondit pas, mais il plaça soigneusement Hélène dans le fiacre.

Puis il retourna la tête en entendant les vociférations et les cris d'agonie des malheureux qui s'écrasaient les uns les autres en cherchant leur salut. Il vit plusieurs personnes se diriger vers lui, et il s'empressa de sauter dans la voiture, dont le cocher ferma vite la portière.

—A l'hôtel du duc de Flamanville, aux Champs-Élysées, cria-t-il.

Allez vite. De votre rapidité dépend l'existence d'une femme.

Le cocher grimpa sur son siège, et fouetta ses chevaux qui partirent au galop.

Rivolat se pencha sur Hélène, et posa la main sur son front.

—Mon Dieu ! si elle était morte ! murmura-t-il en frissonnant.

De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front.

Encore une fois il avança la tête hors du fiacre, et il vit un monceau de flammes qui montaient dans le ciel en se tordant comme un serpent. Puis d'énormes étincelles se répandirent dans l'espace, et une noire fumée s'échappa du toit.

Il pensa au duc : il songea aussi à cette enfant qui ressemblait si exactement à Béatrice, et il se renversa dans le fiacre, en poussant un gémissement.

La scène qui se passait dans l'intérieur du théâtre était bien autrement terrible que celle que nous venons de raconter.

Des deux côtés du théâtre il y avait des centaines d'enfants et de jeunes filles vêtues de robes de gaze, qui n'attendaient pour paraître que le moment où Béatrice aurait parlé. Le régisseur cherchait à maintenir en ordre tout ce petit monde quand retentit le cri poussé par Hélène. Tous les regards se dirigèrent du côté de la loge du duc de Flamanville : mais au même moment, à l'effroi général, un morceau de toile enflammée tomba du théâtre, et fut poussée par l'air dans l'orchestre des musiciens.

Puis un second, un troisième tombèrent successivement et furent suivis d'une pluie d'étincelles. Alors retentit le cri : " Au feu ! "

La panique se répandit de tous côtés, et ce fut un *saute-qui-peut*. De la scène, il y avait deux issues, dont l'une était encombrée d'une quantité de décors.

Dès l'apparition du péril, le régisseur se précipita au milieu des acteurs et supplia les

spectateurs de sortir lentement et avec calme, afin d'éviter les accidents, ajoutant qu'il n'y avait pas de danger, et que le feu allait être immédiatement éteint.

Mais tous ses efforts furent inutiles, et comme pour démentir ses assurances, un large rideau de flammes jaillit du faite et se répandit jusque vers le lustre.

Sur la scène régnait la plus épouvantable confusion ; plus de cent jeunes filles, toutes à peine vêtues, couraient éperdues dans tous les sens.

Beaucoup furent entraînées par ceux des acteurs qui se trouvaient là ; quelques-unes s'évanouirent. Les plus petites pleuraient de frayeur, et l'on eut un mal infini pour les soustraire aux flammes qui faisaient de rapides progrès.

On baissa le rideau, afin d'arrêter le courant d'air, et de limiter autant que possible l'action du feu. Mais la salle était déjà tellement embrasée qu'il restait bien peu d'espoir de la sauver.

Peut-être ne vit-on jamais plus de noblesse dans la nature humaine, plus d'héroïsme et de grandeur d'âme qu'il y en eut dans cette circonstance.

Les machinistes, les comédiens qui faisaient dans la pièce le rôle des démons, luttèrent contre l'élément destructeur avec un courage inouï, et ils se dévouèrent, sans égard pour eux-mêmes, plutôt que de laisser périr un de leurs semblables.

Il leur fallut une énergie incroyable pour sauver ces enfants qui ne pouvaient approcher de la fournaise sans voir leurs vêtements s'enflammer. Ils les enlevèrent dans leur bras, les abritèrent contre leurs corps, et les transportèrent successivement à la porte d'entrée où des sergents de ville les prenaient et les déposaient dans des fiacres qu'on s'était empressé de requérir.

Parmi les plus braves, le plus audacieux était M. Papino. Une mère défendant ses enfants contre des sauvages, n'aurait pas eu plus d'ardeur ni plus d'acharnement qu'il n'en montra, quand il vit ses élèves menacées de disparaître dans l'incendie.

Malheureusement, il perdit d'abord la tête, et se mit à courir en se tordant les mains, et en déclamant des citations dramatiques. Puis il appela les jeunes filles par leur nom, en leur disant de venir pour qu'il pût les abriter sous son manteau.

Le régisseur courut après lui, et, par quelques paroles bien senties, lui indiqua ce qu'il avait à faire. M. Papino comprit, et il suivit, avec courage, les instructions qui lui avaient été données.

Il prit deux des petites filles qui s'attachaient à lui, les couvrit de son manteau et les poussa ainsi jusque dans le salon, où il les déposa entre les mains de madame Papino, qui en avait déjà trois ou quatre accrochées à ses vêtements. Il revint ensuite, au galop, sur la scène, en saisit d'autres, et cria à plusieurs de le suivre. Beaucoup, éperdues, allaient sans savoir ce qu'elles faisaient, mais elles furent emportées *vi et armis*, par les démons et les machinistes.

Enfin, quand toutes, assurait-on, eurent été expédiées dans des fiacres pour retourner à la maison, sous la direction de madame Papino, notre professeur quitta la scène pour partir avec la dernière des jeunes filles restée avec lui. Mais il y avait un problème qui trotta dans son esprit, et dont il chercha la solution, tout en s'éloignant. C'était cette circonstance curieuse que, quoiqu'il eût appelé toutes ses élèves par leurs noms et que toutes eurent répondu, il en manquait cependant deux.

Il ne put s'expliquer cette énigme qu'au moment où deux agents de police les pous-

sèrent pour faire place à des pompiers qui accouraient. Son regard, à cet instant, aperçut un nom qui brillait en grosses lettres sur une affiche. C'était celui de la " belle Béatrice." Il fut frappé d'horreur. Il ne l'avait pas sauvée ! ni sa fille Rose non plus ! C'étaient les deux noms qui manquaient à sa liste.

Il poussa un cri et retourna, en bondissant, sur la scène. Il se mit à courir de tous côtés au milieu de la fumée, et des poutres qui tombaient, en criant de toutes ses forces :

—Béatrice, Rose !

Le démon de la caverne le saisit, et l'entraîna vers l'escalier, en disant :

—Au nom du ciel, Papino, allez-vous-en, ou vous allez être brûlé.

—Cela m'est égal ! cela m'est égal ! répondit-il. Le belle aux cheveux d'or et mon enfant !... Mon enfant ! Elles sont dans les flammes. Je les sauverai ou je périrai avec elles.

—Impossible ! vociféra le comédien. Papino, vous ne pouvez plus sauver personne. Il n'y a personne ici, c'est moi qui vous le dis : elles doivent être en sûreté.

—Qui ! quoi ? De qui parlez-vous ? demanda un autre acteur, dont le front était inondé de sueur.

—Ma fille Rose ! Béatrice ! murmura Papino, en cherchant à leur échapper.

Le démon de la caverne lâcha Papino, et reculant, s'écria :

—Que Dieu ait pitié d'elles ! Pauvres petites ! je les ai vues courir au haut de l'escalier, vers le salon, dès les premiers moments d'alarme. On ne les a pas vues depuis !

En achevant sa phrase, il se précipita sur l'escalier, mais comme il mettait le pied sur la première marche, il en sortit un énorme volume de fumée, avec une détonation qui le renversa par terre.

Papino qui l'avait suivi, s'acharna contre le danger, et gagna la quatrième marche ; mais là il tomba en arrière à demi suffoqué.

Le comédien qui était derrière lui l'attira du milieu de la fumée.

—Allons, partez d'ici tous, cria un pompier ; tout l'édifice va s'écrouler dans moins de cinq minutes.

—Mon enfant ! cria Papino avec un redoublement d'énergie.

—Son enfant ! répéta le premier rôle de la féerie, qui, tout en nage, était revenu voir s'il restait encore quelqu'un à sauver.

L'un des machinistes, avec de grosses larmes qui roulaient sur ses joues indiqua l'escalier que les flammes dévoraient déjà.

—Deux ! murmura-t-il d'une voix tremblante d'émotion : la petite Papino, — la petite princesse aux cheveux d'or !

Le premier rôle poussa une sorte de rugissement. Il s'élança, avec l'habileté d'un clown, à travers la fumée, franchit l'abîme dans lequel il était menacé de s'engloutir, et put s'accrocher à la rampe de l'escalier qui s'effondra derrière lui. Mais il était déjà en haut.

Le pompier, d'un ton d'autorité, et même en employant la force, poussa les autres hors de la scène.

—Notre vie est en péril ici, dit-il. Dans une minute ou deux le toit va s'abîmer. Quant à ce pauvre fou, il est perdu, à moins qu'il ne trouve moyen d'échapper par un autre côté.

—Il y a une fenêtre du salon qui donne sur la cour, cria un machiniste. Il pourra l'ouvrir et nous descendre les enfants par là. Le feu n'a, sans doute, pas encore atteint cette partie de l'édifice.

Papino et les autres coururent dans cette direction. Le pompier les suivit pour organiser des moyens de sauvetage.

Mais, quand ils arrivèrent dans la cour, ils virent la fenêtre en question illuminée par une lumière rouge qui semblait sortir d'une fournaise ardente. Soudain ils virent apparaître une figure, celle du Comédien.

Il était seul.  
D'un coup de pied il fit sauter la fenêtre, et se suspendit par les mains à l'angle de la pierre, tandis que les flammes le poursuivaient en rugissant, comme si elles eussent été furieuses de voir leur proie leur échapper.

Des pompiers eurent vite planté une échelle contre le mur, et l'un d'entre eux alla prendre le comédien, et le descendit au milieu des braves de la foule.

Papino courut vers l'acteur, pour le questionner, mais il le trouva sans connaissance. il s'était évanoui d'épuisement, et on le porta dans la pharmacie voisine pour lui donner des secours.

Tout à coup le toit du théâtre s'éroula, avec un bruit épouvantable; aveuglé, le cœur brisé, Papino se dirigea vers sa demeure. (A continuer.)

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **COISSANCES DIFFICILES,**  
**Longues convalescences** et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER  
**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons  
**A BON MARCHÉ**  
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112  
et l'autre 88 pages grand format

**SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

**QUEEN'S = THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le **QUEEN'S HALL**)

TROIS SOIRÉES SEULEMENT

LUNDI, MARDI ET MERCREDI, LES  
2, 3 ET 4 MAI.

Grande Matinée, Mercredi à 2 h. P. M.

Les Princes par excellence et deux fois millionnaires des ménestrels.

La fameuse combinaison de Primrose West, plus nombreux et plus attrayants que jamais.

\$52,000 dépensées en costumes et décors.

**PRIX**

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinée, Mercredi, prix: 75 cts, 50 et 25 cts.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
Le Célèbre  
**CHOCOLAT  
MENIER**  
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.  
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

**SURVIVRE A CE QU'IL Y A DE MIEUX**

Est ce qui est arrivé et ce qui donne la Prééminence à la

**LESSIVE PHENIX**

Vous savez ce dont nous voulons parler sans doute.

L'Angleterre et la France ne peuvent pas s'en passer. Le Canada s'aperçoit tous les jours que rien ne peut y suppléer. C'EST UNE POUDRE A LAYER du plus bas prix possible, de qualité supérieure à toute autre pour le lavage et le nettoyage. Jamais le public n'a eu rien d'équivalent. Cette poudre ne coûte que quelques centins et elle fera épargner bien des dollars et bien du temps à ceux qui en feront usage. Par son emploi, il n'y a pas lieu au long travail et à l'usure des vêtements et les servantes resteront chez-vous. CETTE POUDRE EST VENDUE PAR TOUS LES EPICIERS.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 2 MAI,  
Après-midi et soirée.

LE JEUNE ET POPULAIRE ACTEUR

**N. S. WOODS**

Dans le fameux drame

**"THE ORPHAN OF NEW-YORK"**

Excellente compagnie, jolies décors, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

*MUGG'S LANDING.*

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dispenser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

**22,425 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à  
**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures aux prix du gros.

**SPECIALITES**

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus puissant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

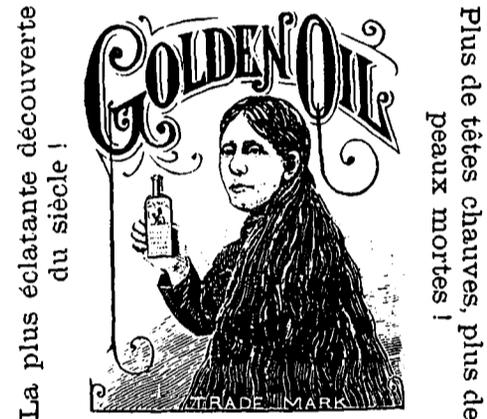
**25 Cents la Boîte.**

E. G. SIMARD, B. C. L.  
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## BELLE CHEVELURE!



L'UCHE DORÉE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

Employée avec succès par les barbiers pour le shampooo. Prix **25 centims** la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens.

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

**3,000 MORCEAUX de MUSIQUE**

QUE NOUS VENDONS

**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**TREADWELL & TESCHNER**

32 and 34 Frankfort Street, New-York



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts

## NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CROIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME

Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT  
MONTREAL

23 Juillet 1892

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire). Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrite à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CURIEUX ET DES CURIÉUX. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Specimen franco sur demande.*

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

## ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

## OCCASION!

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

## LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

## IMPRIMERIE

**Poirier, Bessette & Cie,**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.